

Il y a un an, à Irun, tombait René Pasque

IL SUT MOURIR...

Irun, petite ville espagnole à la frontière hispano-française. Les fascistes y font loi. Autour de la cité, partout dans la montagne, des tranchées. Elles ne sont plus occupées par des combattants : ici la lutte cessa il y a un an.

Et cependant, partout en ces endroits, à quelques pieds sous terre, sont enterrés pêle-mêle des centaines des nôtres tombés au cours de furieux combats. Ils sont restés là, à leur poste, des heures et des jours sous la mitraille infernale. Dans des boyaux aujourd'hui à moitié comblés par le temps, des hommes, de vrais hommes, connurent l'épouvante de la guerre en même temps que la fierté et l'allégresse de la révolte.

Aujourd'hui, un an après ces jours ardents vécus en commun, des larmes, de celles qui brûlent les paupières, apparaissent encore dans nos yeux en songeant à ceux-là qui, là, osèrent combattre et surent mourir.

Parmi tous ceux-là, il en est un surtout, fils anonyme de la classe ouvrière, dont je voudrais parler. C'était un ami, un grand ami dont le souvenir, depuis qu'il est tombé, me brûle le cœur. Il était grand et mince, pensif et tourmenté, n'ayant aucun penchant pour les moyens brutaux. Il chantait par cœur les symphonies de Beethoven et ne connaissait de Clauzewitz que le nom. Il avait une ambition, légitime, et qu'il réalisa entièrement : devenir un homme authentique.

Le 18 juillet 1936, en Espagne, l'échec du coup d'état fasciste ouvrait enfin la voie à la grande révolte occidentale tant attendue. Ainsi donc, la révolution se dressait-là, vigoureuse et pleine de promesses, dans un des plus surs bastions de la noire réaction cléricale et fasciste. Ainsi donc, ce n'était point un rêve insensé, le socialisme. Là-bas, au sud de l'Europe, toute la péninsule bougeait. Des hommes luttèrent les armes à la main pour instaurer le pouvoir des opprimés...

Et c'est ainsi que nous partîmes, trois jeunes gens d'ici, animés d'une foi immense, pleins aussi d'allégresse et de volonté. Nous traversâmes la France hâtivement. Il faisait bon et la vie nous semblait plus belle que jamais. Mais sitôt passé la fron-

tière, nous respirâmes mieux : nous étions enfin dans le pays des travailleurs en armes...

Dès cet instant, ce fut l'âpre lutte, souvent décevante et toujours sans quartier. Ce fut aussi l'épreuve du feu où ce grand garçon à l'aspect doux et calme révéla une fermeté et un courage inoubliables. Nos liens d'amitié se resserrèrent d'avantage : nous étions devenus entièrement frères sous la mitraille. Nous perdîmes en commun beaucoup de nos communes illusions.

Il fallait garder la ville, tâche ardue s'il en fut, un ennemi supérieur ayant décidé qu'il en serait autrement. Progressivement, un cercle de fer se forma autour d'Irun, qui chaque jour, à notre désespoir, se resserrait davantage. Nous ne pouvions bientôt plus reculer, sinon la ville était perdue. La plèbe en armes, sans chefs et sans direction, résista cependant quelques jours...

Alors que la situation devenait extrêmement critique, il fallut des volontaires pour rester maître coûte que coûte d'une position par où les canailles avaient résolu de passer. Il y eut des volontaires. Parmi tous ceux-là qui allaient froidement à la mort, marchait René Pasque, 20 ans, accouru de Bruxelles pour défendre la révolution.

Ce fut un des grands chocs au cours desquels se joua le sort de la ville. La bataille fit rage longtemps sous un soleil de plomb. Des hommes tombèrent encore. René fut à la tête de ceux qui résistèrent le mieux et le plus longtemps. Il résista, au plus fort de la poussée fasciste, un obus le déchiqueta. Seule cette mort affreuse fit, d'ailleurs, qu'il ne connût point la mort à coups de baïonnettes par les maures et les légionnaires.

Le 3 septembre 1936, vers quatre heures de l'après-midi, nous apprîmes la fin tragique de notre ami. Les journaux de ce soir là annoncèrent en caractères d'affiche : « Nos miliciens résistent héroïquement dans les sanglants combats d'Irun ». Cependant, dans une ambiance de ville perdue, un paperassier écrivait le même jour sur le livre des combattants tombés, entre une foule d'autres noms, celui de Pasque René, 20 ans, tué au front d'Irun le 3 septembre...

Louis

REVOLUTION A 1 FRANC — A NOS LECTEURS !

Nous voici obligé, par suite de la hausse continue de toutes choses et particulièrement celle du papier, qui ont augmenté le prix de revient de «REVOLUTION», de porter le prix de vente de celle-ci à 1 franc au lieu de 75 centimes.

La laisser à 0,75 franc revient soit à nous créer chaque mois un déficit assez conséquent, soit à diminuer le nombre de pages de 16 à 12, comme ce fut fait le mois dernier.

L'expérience des 12 pages a été totalement négative. Beaucoup de camarades ont exprimé leur préférence pour les 16 pages même si cela leur coûtait 25 centimes de plus.

C'est donc ce que nous avons décidé de faire.

Nous espérons que nos camarades lecteurs comprendront l'obligation devant laquelle nous sommes placés et qu'ils nous resteront fidèles malgré cet inconvénient que nous sommes les premiers à regretter.

REVOLUTION.

Révolution

Revue Mensuelle
des Jeunesses Socialistes Révolutionnaires

Prix : 1 Franc

1^{re} Année — N° 8 — Août 1937

Abonnement : 1 An, 9 fr. ; 6 Mois, 4 fr. 50

Administration : A. DEWAET, C. C. P. 354881, Gilly

Rédaction : Georges FUX, Maison du Peuple, Gilly

Auteur-Editeur responsable : Florent Galloy, Rue de la Liberté, Jumet

Août 1937

Menaces Grandissantes, Préparation Idéologique

Le présent numéro de REVOLUTION est, en grande partie, consacré à la guerre impérialiste mondiale menaçante et aux conflits guerriers et impérialistes en cours.

Dénoncer et combattre la guerre impérialiste est, en effet, à l'heure où plus que jamais les menaces s'aggravent, une des tâches les plus importantes des jeunes révolutionnaires.

Non pas seulement parce que la guerre est un déchainement apocalyptique. Combattre et mourir ne fait pas peur au prolétariat. Les combats de classe et les luttes révolutionnaires qui illustrent l'histoire du mouvement ouvrier international des deux continents en sont les témoignages. Les sacrifices actuels des travailleurs espagnols en constituent le vivant exemple. La lutte pour l'affranchissement de sa personnalité, de sa classe et de l'humanité entière nécessite pour le prolétaire tous les sacrifices, y compris parfois, et malheureusement, celui de la vie.

Mais la guerre impérialiste n'apporte, elle, au prolétariat, que la souffrance et la mort pour autrui.

Pour cette bourgeoisie qui fait des travailleurs, en temps de paix, de la chair à dividendes et, en temps de guerre, de la chair à canon.

Prendre parti pour la bourgeoisie des pays impérialistes vainqueurs de 14-18, sous prétexte qu'elle est attachée au statu-quo ; UNIS avec elle pour battre l'impérialisme allemand en cas d'agression, comme le demandent les J. G. S. aujourd'hui ? Jamais ! Ni pour l'une ni pour l'autre : contre les deux et, AVANT TOUT, contre notre propre bourgeoisie, voilà ce que doivent répondre les jeunes travailleurs qui entendent par foi politique un élan conscient de soi-même et non un rabâchage de formules savamment modelées par les dirigeants, portassent-ils le nom de Godefroid.

Et que ceux qui essayent d'invoquer en ce monde dégénéré les mots de DROIT et de JUSTICE se placent plutôt du côté des impérialismes allemand et japonais qui, malgré leur incontestable puissance économique, n'occupent qu'une place secondaire dans la constellation impérialiste. Au moins, ainsi, seraient-ils propres vis-à-vis d'eux-mêmes à défaut d'être propres vis-à-vis des masses laborieuses qu'ils cherchent à berner !

S'unir avec notre propre bourgeoisie, notre propre impérialisme, nos propres marchands de canons ? Que non les dirigeants J. G. S. U. !

Que vous mêmes vous vous unissiez à ceux-là ? Bien ! Les jeunes ouvriers que vous illusionnez encore se détourneront bientôt de vous, en manifestant à votre égard le dégoût que leur inspirent les Vandervelde et autres social-patriotes.

Et croyez qu'ils n'attendront pas que vous exigiez logiquement l'intensification de la préparation à la guerre, l'augmentation des crédits et la prolongation du temps de service.

Non, votre hypocrisie ne vous permet pas cela. A côté de vous, un Vandervelde est la droiture même. Lui, au moins, n'a pas craint d'approuver ouvertement les préparatifs de mort.

Et sachez que le jour où vous agirez de même, vous aurez droit à plus de considération de la part de ceux qui entendent rester fidèles à Liebknecht et Lénine.

Mais en attendant que cela arrive, la lutte contre la guerre impérialiste, le travail antimilitariste se poursuivront.

Cette lutte et ce travail que les J. S. R. ont déjà entrepris.

Cette lutte et ce travail qui, bien que faible aujourd'hui, préparent lentement mais sûrement, tel le levain dans la pâte, le réveil révolutionnaire des exploités jeunes et adultes qui demain, les armes bourgeoises à la main, renoueront la tradition glorieuse de l'Octobre Russe : pour l'Octobre mondial.